

Les larmes de Laurent Larivière

Olivia, devant *Les parapluies de Cherbourg* de Jacques Demy, est systématiquement bouleversée. Elle veut comprendre d'où procède la dimension irrésistible de ses larmes et se lance alors dans une enquête multiple sur le film de Jacques Demy, sur la place qu'il a pris dans sa propre vie et sur le sens des larmes. *Les larmes* de Laurent Larivière se donne donc d'emblée comme une recherche sur un film, conduite dans le vocabulaire et la grammaire du cinéma. Il y va d'un véritable essai cinématographique, dans lequel *Les parapluies de Cherbourg* est moins un sujet qu'une figure qui le traverse et à laquelle il veut répondre.

Si *Les larmes* a une forme inhabituelle ou déroutante, c'est précisément parce qu'il parvient à ce paradoxe très précieux d'être tout entier dans la fiction sans être une fiction, tout entier dans le documentaire sans être un documentaire, tout entier dans l'enquête sans être une enquête. Ceci tient sans doute à ce que *Les larmes* est aussi une performance écrite pour être jouée sur scène, et conduite ici à un état de cinéma. Son fond appartient à sa forme, passe littéralement en elle, et par là, tombe sous le sens. Une larme, ce qui arrive souvent, peut tout exprimer de notre état intérieur, qu'il soit triste ou joyeux.

Laurent Larivière interroge notre rapport au cinéma et montre ce qu'il peut avoir de très complexe. *Les parapluies de Cherbourg* dit d'Olivia quelque chose qu'elle doit encore découvrir. Le cinéma peut nous engager au-delà de notre lucidité, et toucher en nous des lieux qui nous sont encore inconnus. Le geste par lequel nous nous projetons dans un film, ce que fait précisément Laurent Larivière en jouant, avec Olivia Rosenthal, quelques séquences des *Parapluies de Cherbourg*, relève moins d'une empathie enfantine pour un personnage et son histoire, que d'un mouvement intérieur par lequel nous cherchons en quoi ce film peut nous comprendre et finalement jeter une lueur sur notre propre existence. C'est que, même rendus à la détente d'une séance de cinéma, nous devons encore nous trouver nous-mêmes. Il est beau de se l'entendre dire dans une langue de cinéma, sur un chemin improbable, au détour inexplicable.

Rodolphe Olcèse



Les larmes, 2010, 2K, couleur, 26 mn.

Réalisation et scénario : Laurent Larivière. Image : Claudine Natkin. Montage : Albertine Lastera. Décors : Sébastien Gondek. Son : Gautier Isern, Benoît Gargonne et Nicolas D'Halluin. Textes : Olivia Rosenthal. Interprétation : Olivia Rosenthal et Laurent Larivière. Production : Senso Films.



Homo/animal de Christophe Loizillon

Dans ce nouvel opus, Christophe Loizillon creuse avec toujours autant de conviction le sillon de ses questionnements sur l'essence du corps, de la vie et de leur rapport au monde. Vaste programme qu'il n'a cessé de développer avec beaucoup de force et de sensibilité dans ses films précédents, et en particulier dans *Corpus/corpus* (voir *Bref* n° 86) qui ouvrait une trilogie explorant les relations des êtres humains entre eux et leurs interactions avec les autres formes de vie. En toute logique, c'est donc au règne animal qu'est consacré *Homo/animal*, en attendant *Homo/végétal* qui viendra bientôt clore le triptyque.

Le dispositif demeure identique aux films précédents ; chaque séquence met en scène un animal dans son environnement à travers un plan unique, volontairement étiré pour laisser au regard le temps de scruter, d'évaluer, de se perdre dans l'image, puis imaginer, ressentir et enfin comprendre. L'habileté de Christophe Loizillon réside dans sa capacité à toujours trouver la bonne distance, le cadre juste par rapport au sujet qu'il décrit, plaçant parfois la caméra à hauteur de l'animal pour traduire avec plus d'évidence sa propre vision du monde, ou prenant au contraire le recul nécessaire à l'ampleur de sa présence physique, comme lorsqu'il filme un ours en liberté, ou un verrat dont on collecte le sperme, dans une séquence particulièrement déroutante.

Puis, en rapprochant sa caméra, il change radicalement de point de vue. Ainsi, face au regard attentif et débonnaire d'un chien d'aveugle ou à la déambulation placide de deux escargots sur le bord d'une route, la sphère des humains apparaît alors comme un monde de stridences, d'irruptions, de vitesse et de danger. À l'inverse, c'est tout le mystère de l'âme animale que l'on entrevoit dans l'œil intense et vibratile d'une vache à l'air circonspect, où se mêlent l'instinct, l'atavisme, le réflexe et la pure sensation. De cette confrontation entre les deux règnes naît surtout de l'incompréhension : celle de la bête face au bruit et à la fureur des hommes qui ont asservi la terre entière ; mystère aussi pour l'homme que ce monde étrange et furtif que l'on devine derrière le regard obstinément muet de ces êtres fragiles.

Arnaud Visinet

Homo/animal, 2009, 35 mm, couleur, 29 mn.

Réalisation et scénario : Christophe Loizillon. Image : Aurélien Devaux. Montage : Sarah Turoche. Décors : Françoise Arnaud. Son : Jean-Marc Schick et Patrick Genet. Production : Les Films du Rat.

Ce film sera projeté le 9 novembre lors de la soirée de courts métrages proposée par *Bref*, au mk2 Quai-de-Seine, à Paris. www.brefmagazine.com